

Anatta Embé

- Turmoil -

*Les Troubles de la Perception Enthéogène*



Anatta Embé Editions

## Ψ

Le temps se dilate et se rétracte  
Je distingue à présent ses vergetures,  
cicatrices de l'événement,  
passage entropie, déchirure de l'âme

Stupeur de l'intention  
Gel de l'intention

Visages en latex  
Masques de chairs  
Viandes mortes caoutchouteuses

Poupée désertée,  
pupilles images miroitées désaffectées  
imbibé d'écart, supplanté par  
l'échec de l'amorce réalisatrice de l'événement

Ecorce caillouteuse, gravier végétal

On gratte le blanc de mon œil,  
dissèque la cosse d'ivoire de l'humide globe

L'humeur s'évapore, l'iris s'immole  
S'imprègne entre soi et le décor,  
pluie sanguine, gâte le nectar  
du bain de l'existence

## Chancellements édéniques

Mon cœur, aven inondé de synovie,  
putride monument karstique,  
me permet l'articulation des émotions,  
crypte close d'un ciel éteint

Voyage avorté par les murmures forestiers  
Impacts diligents, buissons d'éclatements  
Tornades et bourrasques proprioceptives  
Scènes syncopées et lascives

Monde charnel parcellé

Stérile est l'information  
Fossilisé est l'immédiat  
Trop brut, événement brisé

Un poulpe me ronge l'estomac  
Ne réclame que sa pitance  
Dissociative édulcorée, désacclimatée  
Le cristal de la conscience est rayé

Sable inoculé entre les synapses  
Cellules apocalypses  
Viscérale estampe du sensuel  
Impressions sybarites tronquées

\*

# INITIATION

Déchirements. Défrichements. La terre de l'âme est mise à mal. Une tempête s'abat et arrache la volonté, pénible fruit du champ de conscience. L'intention, ce sentiment qui prépare vers l'action, vers l'agir, se voit déraciner, emporter vers les marasmes éoliens.

Le corps se fractionne. Les courbes deviennent un tracé discontinu composé de multiples lignes en escalier, comme celles d'une image numérique dont la définition serait médiocre. Il y a tout d'abord linéarisation du corps, des perceptions, des proprioceptions puis celle de la nociception. C'est tout ou rien : on a mal ou l'on se délecte. Pas d'intermédiaire. Puis vient ensuite la segmentation des pensées, des idées et plus tard des concepts.

Jusque là, rien de grave. Juste quelques étrangetés. Quelques incohérences éparses, mais toujours dans le domaine du rationnel, parfois effrayantes pour leur inconfort, mais toujours curieuses et non dangereuses. Il arrive aussi que l'on puisse s'en amuser. L'humour et le rire sont d'excellents remparts contre l'angoisse et le malaise engendré par la lente et puissante métamorphose du conventionnel en insolite.

Le temps évanoui, surviennent ensuite les catastrophes, les cataclysmes subjectivement irréversibles dont on ne peut échapper que par le suicide ou une exceptionnelle maîtrise soi. La segmentation fait ainsi place à la *délinéarisation*. On pourrait croire à un retour à la courbe, mais cela serait faire une dramatique erreur. Non ! La *délinéarisation* est une fragmentation complète et sans ménagement.

Elle débute par les phalanges : chacune d'elles se détache, se désolidarise de sa voisine. Les articulations se disjoignent, laissant un interstice d'une dizaine de millimètres. Puis c'est au tour des doigts. Ils divorcent alors de la main qui ne tarde pas non plus à se séparer du poignet. L'avant-bras se désunit du bras puis le bras de l'épaule. La vitesse de dissociation peut paraître lente : un centimètre par seconde. Mais il faut croire que lorsque cela survient, celle-ci devient prodigieuse pour celui qui subit la transformation. Encore une étrangeté de plus.

Le calvaire se poursuit par la fragmentation des membres inférieurs qui exécutent la même forme de programme autodestructeur. Une fois les membres entièrement désarticulés, on peut distinguer un fil d'or, extrêmement fin, relier les morceaux éclatés. Les os sont alors comme des perles enfilées. La chair, les tendons presque dissous, les veines, les nerfs et les vaisseaux lymphatiques sont le délicat enrobage de ses tubes creux et blancs qui paraissent à la fois aussi durs que spongieux.

La désagrégation continue par l'écartement progressif des os crâniens, de la mâchoire et des organes visuels, auditifs, olfactifs et gustatifs. La coquille que forme notre crâne se brise. Les yeux migrent à quelques centimètres de leurs orbites. Le nez se dissout. La langue se détache et s'évade de la cavité buccale. Les tympons s'enfuient vers l'extérieur du corps pour flotter à quelques centimètres de l'oreille externe. Le cartilage nasal et celui de l'oreille fondent. Les joues et les muscles faciaux se résorbent, et la peau, masque de cuir vivant, se sépare du visage. On sent alors comme de l'air qui passe entre les os désunis de la face et son écorce instinctivement étrangère. Sensation très désagréable de non-appartenance.

Le crâne ouvert, le mal gagne le cerveau : les méandres corticaux se déroulent comme si l'on débobinait une pelote de laine. Le volume apparent augmentant, les viscères corticaux devraient percuter les os du crâne, mais il n'en est rien. Confinées malgré tout dans l'espace intracrânien, les circonvolutions du cerveau se désolidarisent complètement et pénètrent alors un espace hors d'atteinte. Une sorte d'hyperespace, un endroit extra-dimensionnel, un champ où la conscience et la conceptualisation font défaut.

Une fois que toutes les parties du cerveau se sont désolidarisées (bulbe rachidien, cervelet, hypophyse, hypothalamus, thalamus, hippocampe, amygdales, etc.), le tronc qui alors était encore une masse compacte se voit à son tour fragmenter : les vertèbres se disloquent, les côtes s'éloignent les unes des autres, se séparent aussi bien des vertèbres que du sternum. Le bassin éclate, les organes s'éparpillent et les viscères se déroulent en suivant le même schéma que celui des sinuosités du cerveau. Les muscles et les graisses fondent. La peau se décolle et reste une enveloppe lointaine, analogue à celle du visage.

Il ne reste plus que le système sanguin, nerveux et lymphatique. Séparés les uns des autres, ils demeurent intacts, mais flottant au milieu des espaces engendrés par la désunion des organes.

Le corps entier est disloqué. La fragmentation ne s'arrête pourtant pas là. Elle poursuit son invasion, centimètres par centimètres, en s'attaquant à ce qui reste : l'âme !

La personnalité éclate en une multitude de points, le cours de la pensée s'évince, les émotions se mécanisent et l'on peut alors observer ses rouages. Le plaisir, la douleur, les sensations, tout se désagrège pour ne former que des éléments disjoints, incohérents et tellement gauches ! Rien d'adapter à cette nouvelle organisation qui, quelque part, reste incroyablement ordonnée, puisqu'un fil d'or, imperceptible mais assez présent pour être remarqué, relie tous ces éléments épars.

Tout ondule. Tout vibre, oscille et tourne sur lui-même. Un complexe giratoire prodigieux, esthétique, coloré de nuances contrastées et métalliques, berceau d'une indescriptible perte de soi !

Une éternité s'ensuit, ravageuse et chaotique, altérant avec d'incoercibles angoisses et des moments de dissolution dans l'infini.

Au plus au point du tumulte, à l'apogée de la transe, les éléments eux-mêmes explosent. C'est à cet instant que l'on meurt, que l'on meurt vraiment.

Trépas.

Premiers pas dans le champ du sans-retour. C'est dans ce sépulcre que l'esprit des morts, les démons et autres créatures archétypiques vous déchiquettent, vous hachent, vous broient et vous laminent pour ensuite vous reconstruire, si vous êtes reconnu comme étant digne de leur approbation, en un être nouveau et *initié*.

\*

## PASSAGES

Prendre congé de soi-même. Un trop plein de routine, de pensées quotidiennes éternellement récurrentes. Voir sans cesse avec ses yeux est si lassant. Modeler son approche du monde avec un autre regard, celui d'un autre, d'un étranger, de l'aliéné. Etre déconditionné jusque dans l'élaboration d'idées. Employer d'autres chemins, d'autres cheminements pour dire la même chose sans toutefois trop s'en confiner. Eveiller l'autre qui dore derrière soi. L'étranger tapi là-bas, dans cet ailleurs qui colle à la peau, si proche et si loin. Emprunter d'autres sentiers parsemés de nouvelles ronces, bordés par de nouvelles pierres, inconnues mais familières. Revêtir la chair d'un autre, son moi, son non-moi, tout en gardant pas trop éloigner de soi, notre être originel.

Etre acteur et spectateur. Etre mort et suffisamment en vie pour pouvoir suivre l'évolution d'un monde épuré de son moi. Voir de haut le déroulement. Le vivre par l'intermédiaire de milliers d'autres. Dissiper sa singularité pour vêtir à souhait tel ou tel être. Devenir pluriel, multiple dans l'anodin, dans l'exceptionnel, dans le néant. Mourir pour renaître anti-être. Passer l'étranglement du sentier de la vie, la tête froide, l'esprit limpide, pour enfin déambuler librement sur la voie sans retour. Recouvrir l'universalité, l'omniprésence, le pouvoir de percer le temps, cette fabuleuse erreur de perception que l'on croit être la faculté divine par excellence...

A jouer avec son intégrité, on en vient sérieusement à l'abîmer. Je suis écorché. Ce n'est pas ma chair qui s'épanche, mais la rationalité, l'approche du temps et de l'espace, les repères d'un monde stérile sur-industrialisé, les piliers d'un moi trop vétuste, trop conditionné, trop mécanisé. Je suis en train de me suicider. Je suis devenu le maillon défectueux d'une chaîne de productivité qui ne sert qu'à faire jouir une poignée de nos semblables. Je suis aujourd'hui relayé dans une déchèterie où mon âme servira de carburant à des propagandes politiques, des leçons de morale occidentale et autres débilités du genre qui font de la marginalité une erreur.

Se dissoudre dans l'infini, s'y perdre est terrifiant. On n'en sort que fortifié ou détruit. Se faire déchiqueter par les morts, par ses ancêtres, par des esprits et autres démons est l'unique rituel de passage qui permet une entière reconstruction, un nouvel agencement, une nouvelle combinaison des éléments constitutifs de son être. Après, il ne reste plus qu'à vomir l'inutile, les débris avariés de l'opération de remodelage.

Réinitialisation.

On renaît alors d'entre les morts. On revient de loin. Esprit apaisé, lucide, serein et réceptif. L'ancien corps et son ancien habitant se sont évanouis. L'être nouveau est subséquent plus stable, plus réfléchi et aussi plus apte à écouter l'instinct pour mieux l'interpréter.

Acquisition d'une nouvelle identité.

On est dès lors connu de l'autre monde. On ne peut plus faire n'importe quoi. Le guerrier qui sommeille en chacun de nous vient de débiter sa quête pour son totem. De nombreuses étapes suivront, creusant chaque fois un peu plus ses séquelles jusqu'à la rupture ou la transcendance.

La voie de *celui qui commerce avec le monde des morts* lui est ainsi ouverte. Un pied ici, un autre là-bas. Beaucoup ne supporteront pas cet éclatement, éclatement qui n'est rien d'autre qu'un regard différent sur ce qui demeure depuis toujours.

Je suis mort. Du moins, je l'ai été.

\*

## L'ESPRIT HEKULA

Et les pieds de la commode se déploient. Ça ne va pas ! Mais qui est-ce ? Qui est cet intrus qui occupe mon cerveau droit ? Je l'appelle. Je m'appelle. Je ne suis pourtant pas cet individu ! Et les pieds de cette ravageuse commode qui ne cessent d'enfler...

Nausées.

Caractère guerrier. Corps lourd, extrême fatigue physique. Derrière les paupières l'opacité règne encore. Ce n'est qu'une question d'instant. Mon esprit est vif mais déconnecté, décalé par rapport à son corps, comme un dessin calqué le serait s'il était projeté à quelques millimètres de l'original. Une suite ininterrompue de duplicata tous identiques en apparence mais possédant chacun sa griffe, sa modification propre.

L'ubiquité est à ce prix : nausées, lourdeurs, confusions. Ici, là, ailleurs. Plus d'importance. Mon âme s'injecte dans un monde pictural, symbolique, ulcéré d'imagos, d'archétypes, rongé par des détritiques géométriques dont l'agencement laisse croire à l'existence privée d'un kaléidoscope psychique.

Manque de coordination, nausées, mandalas rotatifs, formes tubulaires, mais toujours très carrées, très brisées, *fractaleptiques*, atroces.

Horreur. La beauté dans l'horreur ! Ou l'horreur dans la beauté. Submergé. Le spectacle est vécu. On se trouve être la roue du carrosse. J'ai connu des moments où l'on était plus le carrosse qu'autre chose. Il y a alors possibilité de discuter, de décrire, de transcender. Ici, il n'y a que du brut. On roule sans cesse.

Nausées ! Nausées ! Nausées ! Roulantes nausées ! Assis, affalé sur un sofa, on roule, tourbillonne en scrutant le chromatisme spirituel béatifiant. Rien de discret ! Du brut pour du brut. Hallucinations hypnagogiques de tout ce qu'il y a de plus brutal. Il faut croire que j'aime me torturer. L'extase des yeux, des sens, de l'esprit est à ce prix. Il faut se déconditionner avant de pouvoir *voir* !

Je ferme donc les yeux pour voir. C'est au cœur de la cécité que le charme se dévoile. Plus de lampe allumée. Rideau tiré. Abandon de soi. Le périple durera trente minutes...

Une demi-heure de décomposition, d'extases enthéogènes, d'angoisses mortifiantes, de visions, de visions, de visions. Que de visions !

Le retour est lent, doux, sans remous. Plus de nausées. Sérénité trompeuse. Bien-être factice.

Au fond j'ai toujours été serein et bien dans mon corps : ce n'est qu'après la tempête et les tornades que l'on est capable d'apprécier le calme préexistant, ce calme qui, ma foi, ne s'est jamais ébranlé...

Néanmoins, les *graines* laissent dans l'esprit une délicate trace qui comme beaucoup de « substances-chocs » triturent l'âme pour un goût effréné de la curiosité de l'étrange et la découverte du monde intérieur.

\*

## DERRIERE SOI

Derrière moi, le temps passe. Inlassable mur. Je suis sur un sofa. Mon index gauche posé sur le bord d'un cendrier. Mon ongle fume. Mon doigt est une cigarette. J'approche mon poignet... j'inspire la fumée. Mes phalanges se gangrènent. La lèpre attaque. Inutile de secouer le poignet, ce n'est pas une illusion. Le mal ronge, grignote, envahit. Cela va m'étouffer.

Je décide alors de me retourner. Je ne veux plus voir ce cendrier. Ma main gauche est un amas de poussière.

Souffle dessus et ma main s'efface.

Des gens bizarres autour de moi. Regard absent. Cavité oculaire sombre comme l'ébène. C'est cela, ils n'ont pas de regard... mais ils veulent parler ; et il va falloir les écouter. On ne peut plaisanter avec eux.

Ils s'asseyent en tailleur sur les plafonds blancs dont la peinture s'écaille. Des veines noires sur un tissu d'ivoire. Ce sont les lianes dénudées d'un lierre domestique. Lui aussi progresse trop vite. En y réfléchissant, je me rends compte que je n'ai plus aucun passé. Plus de futur. Je ne parviens plus à me dégager du présent. Je suis prisonnier de l'instant. Je perds mon identité...

Mais il faut les écouter, eux, là-haut. Les pieds tapent, le plafond s'effrite. Je suis dans le cœur d'une crypte. Peut-être une cavité organique maculée de veines ? Une voûte cellulaire, une alvéole dont chaque côté serait un dôme, un berceau de vie, oui, c'est cela : je suis à l'intérieur d'un utérus.

Et sans cesse, ces gens pendus qui causent. Langue rauque venant d'un fond de gorge cancéreux. J'entends les crépitements du cartilage. Le pharynx frotte sur le larynx tel des élytres d'insectes dangereux et peu communs. Les sons sont étranglés. L'acoustique est glauque. Il faut que je me dégage de ce guet-apens. Mon sofa gonfle derrière moi. Ma dernière main se pose sur ma gorge. J'ai mal. Je tire. Je retire ce qui me cause autant de douleur. Un cordon ombilical. Un lien de chair. Un lien, un fil conducteur. Un enchaînement, une succession. Mes idées qui fuient...

Oppression. Présences inopportunes. Je me lève et cours, cours partout, sans privilégier aucune direction. Mes os percutent les murs humides, je me brise ou je passe à travers.

Je m'écroule, épuisé, seul, mais inondé de présences non-désirées. Je m'assoupis, reviens à moi, immaculé de sueur. Sur le dos, allongé sur le sol, une coccinelle sort de ma narine gauche. Petite, mais douloureuse. Quatre points noirs sur sa coquille de sang. Elle provient de mes sinus. Je la sentais courir vers la fosse nasale, hésiter, tâtonner, me griffer, pour ensuite rejoindre mon palais de cartilage froissé.

Elle avance, prend son envol, j'ai droit à un souhait...

Ne plus être seul, mais libre de toutes ces choses qui m'entourent, ces choses qui vivent à mon détriment. Je ne veux plus les entendre. Marre de leurs menaces. Marre d'avoir du monde au fond de ma tête, je ne suis pas un carrefour.

Et je me relève, le nez suintant l'essence de la vie. J'ai mal. Ce n'est pas grave. Ce qui m'inquiète, c'est la titubation, la sueur abondante, mes pupilles qui se détachent de l'iris pour tomber à terre.

On les a écrasées ! Mes pieds, leurs pieds ? Cela craquelle comme des coquillages, comme si l'on foulait des escargots.

J'ai des pupilles blanches. Et vous ?

Le mouvement devient difficile, mais je m'adapte. Je vois en couleurs différées. Est-ce filtré ? Est-ce polarisé ? Je vois de façon inaccoutumée.

Formes, anamorphoses et ces femmes... toujours les femmes, évidemment. Il est là le problème ! Envoûtantes, toujours impudiques, vulgaires, libertines telles des catins, cela fait souffrir car leur peau est aussi brûlante que de l'acide. Jamais humaines, jamais démons. Ce n'est jamais franc. Des femmes troublantes, adeptes d'un saphisme bestial et sadique. On s'approche et elles vous clouent sur n'importe quoi. La dernière fois, elles m'ont planté dix-sept clous.

Elles connaissent l'anatomie... car on ne meurt que lorsqu'elles le désirent...

L'échappatoire s'avère être tout ce qu'il y a de plus terrible. On se métamorphose en épouvantail. Apeurées, elles y mettent alors le feu. Calciné, on s'évapore.

Condensation, effet de serre, et nous revoilà ici, titubant (encore une fois), les membres rêches et gauches.

Beaucoup d'entre vous aimeraient rencontrer ces amazones. Je tiens à casser le mythe : des femmes à la poitrine mutilée, aussi brutales que des harpies ne sont pas plaisantes. Alors, je ruse, je m'évince, je négocie certaines parties de moi-même pour avoir la vie sauve... sinon, les clous pourraient être décalés de quelques centimètres et là...

C'est étrange de s'apercevoir combien la mort est proche de l'amour. Phonétiquement, bien entendu, mais aussi sur des plans plus intimes. Les orgasmes morbides que ces esthètes femelles vous pouvoient, ne sont qu'un reflet lubrique d'une mort arachnéenne.

Leurs yeux chassent. Quatre paires d'yeux sur un visage d'ange. Des yeux tout noirs. Les membres qui gesticulent, je ne les compte même plus.

Elles tissent alors des toiles, hélas trop voluptueuses pour un mortel, par la sécrétion de soie vénérienne. Leur langue injecte le venin. Il est alors trop tard...

Les orgues grondent. On sanglote autour de vous. Des sanglots qui étouffent des rires mutins. C'est l'ensevelissement. On vous enterre vivant, à même la terre, sans cercueil pour retarder l'inévitable. On respire le sable, l'humus, la caillasse. Les poumons s'éraflent, saignent.

Tousse, et c'en est fini de toi : l'asphyxie débute toujours par de la toux.

Les vers rongent alors la peau, les nécrophages les chairs et la chimie nettoie le reste... je suis mort ainsi, encore une fois, car cela vient et revient, tel une malédiction.

Entre temps, le cercle d'ami s'étrique. On ne vous croit plus. Hier encore, l'une de mes mains s'est métamorphosée : quelque chose de la mygale. Une bestiole à cinq pattes dont chaque extrémité donnait naissance à deux autres pattes velues et ainsi de suite. Cinq, dix, vingt, quarante... des articulations à n'en plus savoir qu'en faire, des phalanges inutiles, si inutiles.

Puis tout à coup, disparition. On ne se souvient de rien. Les doigts-tarentules s'effacent. Hier devient aujourd'hui... le temps n'obéit jamais lorsque l'on se fait violer l'intégrité de l'âme.

Hymen cérébral percé par d'innombrables dards : on appelle cela des mots. On nage alors dans les limbes d'un ventre loquace, féru de verbes et de métaphores. Il pense votre folie. Vous exécutez.

Néanmoins, tous ces phénomènes n'ont pas permis la résorption de tous les pendus qui juchent le plafond du salon. Leurs murmures, leurs sifflements tuberculeux, tout ! Tout y est encore !

Je repars vers le sofa : mes jambes tremblent trop. Et cette sueur suffocante, un véritable supplice ! Mais je *vois*, et cela ne vous émeut pas le moindre du monde. Tant pis, je passerai outre votre existence. Je roulerai jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'essence.

Mon sofa, mon véhicule.

Ma route, ce sang qui s'épanche.

Je navigue vers moi-même.

L'esprit obsédé, obstrué par une seule manie de mort constante et répétée. Interminablement réitérée. Jouissive souffrance psychique qu'enchevêtre la servitude de l'absurde face à l'être. Un pont sans fondation entre moi et moi.

Et l'idée trotte, trotte jusqu'à faire saigner l'âme tant le piétinement est intense. Les mots m'écorchent.

Il y a eu un décrochage. Je l'ai senti. Je ne l'ai pas senti. Un glissement. Quelque chose de déplacé. Un déplacement déplacé, dépassé par l'instant filant. L'empan de l'intention s'est réduit, s'est restreint, s'est consumé sous l'action d'un acide abstrait, mais suffisamment puissant en impression pour marquer d'un signe indélébile le sombre feutre de l'âme.

Ratage. Comme un train manqué de peu, juste de quelques secondes, de quelques instants jamais assez longs pour être véritablement mesurés.

Toujours immiscé immisçant. C'est sûrement ce type d'écoulement étroit, caractéristique de quelques décompositions de l'âme.

La mémoire se troue, se trouve lourde, ne cesse de sourdre et de se découdre. Déchirement-crépitement. On grignote mes neurones. Pas de défense pour cela. Inutile de gaspiller les derniers lambeaux de raisonnement qu'il me reste.

\*

## LA ROUE

La roue tourne. Ecrasante, elle broie la raison, tourmente l'âme. Il arrive de vomir des flammes, de tousser et d'extraire de ses poumons des graines noires. La roue est constituée d'anneaux de cuivre concentriques et d'innombrables rayons dorés. Il en émane du bleu outre-mer et du rouge sanguin. Quelques éclats de vert peuvent apparaître...

Je regardai mes mains posées sur la table. Je fermai les yeux et sur l'écran noir de mes paupières s'éternisaient en longues glissades mes mains colorées en négatifs.

Infatigable persistance rétinienne. Infinie.

Perturbant, presque angoissant. C'est au sein de ces instants que la réalité se dérobe et se déréalise, fuit et se recroqueville en un inextinguible souvenir secret. La désertion de l'habituel désarçonne.

Etre étranger à soi-même.

L'étrange abat ses affres lorsque l'âme de l'aveugle outrepassa le seuil de l'ailleurs, ailleurs qui n'est pas si loin que cela, d'ailleurs. La cécité cesse progressivement et l'aveugle se met à voir. Mais comment interpréter la vision si l'on ignore tout d'elle ?

De la forme à la couleur, en passant par la spatialité et la mesure, tout se disloque et fait mourir la moindre parcelle d'innocence humaine. Je fus tel cet aveugle. J'ai vu et refermé aussitôt les yeux. Trop éblouissant, pas encore près...

Fœtale, mon âme s'est alors immergée dans les volutes de la roue aux mille pétales. On meurt sans fin. Chute, montée, rires et mots caducs. La roue roule et hurle ses cris gris de multiples engelures. Craquellements, scindements, scissions, brisures. Mes os se cassent, s'effritent dans le tourbillon morbide de cette roue. Pris dans ses infâmes engrenages, je deviens rouage, chaînes et soupapes.

Mon cœur est un moteur, mes viscères des tubes d'échappements par lesquels fuient la volonté, le plaisir, la douleur et finalement soi-même.

J'expire mais mon corps inspire. Mes veines me brûlent. Ma peau s'ancre dans une destinée sans fin. Je suis semblable à une veste

de cuir. Trophée, cette peau enveloppe le corps d'un autre. Ce n'est pas moi...

Amoncellement d'irradiations provenant du centre. Mais quel centre ? Et le centre de quelle sphère ?

Une sphère écrasée par son propre poids n'est rien d'autre qu'un disque. Un disque qui fuserait à une prodigieuse vitesse s'évincerait jusqu'à devenir, sous l'action des frottements, une droite, un segment, une infinité de points, un seul et unique point, une coordonnée, juste quelques chiffres abstraits sans aucune signification !

Je suis un néant. Je meurs sans cesse, d'instant en instant. Je survis au sein d'un monde ou je n'ai et n'aurai jamais le mode d'emploi du corps et de l'âme que je pense posséder.

Etranger parmi moi-même. Je pilote un être vivant sans savoir où aller. Je pilote inlassablement. Mais, inexorablement, les tourments de la roue me rattrapent pour me rappeler qu'ici, je ne contrôle rien.

Je suis chez vous. Si naïf et si sournois. Je suis si faux ! Masque social, éthique et nominal. Décharnez-moi et derrière la chair, une chimère surgira, assoiffée de sang et de vie pour mieux mourir ou affamée de mort pour mieux vivre.

Peut-être sommes-nous tous des étrangers, des aliénés, des erreurs, le chemin insipide d'une roue dentelée ?

Mes terreurs cisailent le voile qui couvre ma vue. C'est comme supprimer l'horizon : la terre et le ciel se fondent l'un dans l'autre.

J'ai refermé les yeux pour mieux voir. Cette fois-ci j'étais près...

\*

## RÔDE

Mon regard colle.

Aride, la voûte du corridor plongé dans la pénombre déglutit ses derniers faisceaux. La moitié de mon corps déambule dans ce vaisseau. L'autre se pétrifie dans l'espace que recèle chaque interstice des lattes ruisselantes du parquet ciré. Le plancher luit à travers les briques de mes chétives rétines.

Les yeux mi-clos, l'opacité me ronge, me liquéfie de l'intérieur. Debout, adossé contre le mur, mais le corps avachi, mes vêtements se sont accroupis et forment une masse élancée aux courbes douloureusement féminine. Je suis à mes propres côtés et comme désœuvré, j'erre au sein d'un dédale de croupes et de voix sensuelles, chuintantes, espiègles sans toutefois être trop grisantes.

Au loin, une ampoule électrique tisse son cocon de cristal, chrysalide de rêves éthérés et mortifiés de brûlures et de griffures. Ma peau se craquelle. Je touche la clarté pourpre qui s'en dégage.

Métamorphosée, l'acuité de chaque alvéole satinée de mes poumons perd de sa richesse bleutée pour ne devenir que celle d'une poignée de démons femelles. Elles m'observent sous mes semelles dentelées d'imperturbables brins d'herbe morts. Mon âme se mêle à leurs sarcasmes meurtriers. Leurs langues, et je ne sais combien elles en possèdent, ne tissent que des mensonges, des toiles gluantes de songes avariés et toxiques.

Ne les écoutons pas ! Compagnon nocturne, et coulons-nous dans les moules duveteux d'un des pans du rocher de notre insuffisance. Les chants de ces sirènes terrestres sont aussi sournois et tourmenteurs que les ondées acoustiques de pan. Cessons de hocher ce visage de pierre en réponse à ces rythmes endiablés et séducteurs. Restons de glace devant cette tornade car d'un geste lest de notre front, nous pourrions les essouffler.

Elles ne demeurent jamais assez longtemps. Juste en courant d'air. C'est ce que j'aime. N'en faisons pas un cas particulier. Elles sont de celles qui abaissent le volet de cuir de nos yeux décédés et qui assassinent le cœur, cette pompe qui maintenant gît.

Est-ce tout ? Non ! Ce sac de chair est un gouffre à mélancolie que nous évitons à force de thé, de haine et d'accélération insensées. Juste le temps de cligner du dernier œil, la mort rôde et s'empare de ce qui nous accable tout le long de notre vie : la souffrance.

Sa lumière transcende les cieux et éblouit l'âme, brûle les paupières et laisse s'échouer sur les récifs des tympanes, les fossiles d'un arrière-goût de rêve décousu...

\*

## CELERITE

C'est comme si quelque chose se préparait. Il y a un changement qui s'opère. Quelque chose d'important, mais d'invisible, comme une énorme masse translucide qui ne trouverait sa place que dans l'angle mort de notre champ visuel. Toujours derrière soi. On se retourne brusquement, pour surprendre, découvrir ce qui se trame, déceler l'indicible gène derrière soi. En vain. C'est toujours niché dans l'invisible de la vue. Près de l'occipital, là où l'image ne peut être qu'un reflet d'une surface miroitée. De l'illusion.

Peut-être n'ai-je pas de verso corporel ? Plat. Infiniment plat. Mon volume s'acquiert par l'adhérence à une raison préfabriquée.

Un conditionnement.

Pour le moment, je suis déconditionné. Tout va si vite. Impossible de ralentir. Les gens marchent trop vite, parlent trop vite.

Incompréhensible.

Leurs gestes sont accélérés. Peut-être ai-je du mal à assimiler ? Il y a comme une distance entre ce que je vois et le monde tel qu'il semble être. Un océan entre ces instances (ce que je vois et le monde) et moi.

Trois entités séparées, biaisées, caducs, comme étouffées par leur spécificité. Peut-être est-ce cela le problème : leur trop importante fonctionnalité ?

Je tente de ralentir ce que je perçois, encore et encore, sans jamais y parvenir. Les voitures fusent, les gens fusent, les mots fusent, les associations d'idées fusent. Un gigantesque engrenage battant une mesure au tempo *prestissimo*.

Un métronome caché, calfeutré, un intrinsèque métronome bat la mesure de leurs gestes, de leurs déplacements, de leurs paroles effrénées.

Je craque. J'ai envi de crier ! Rien à faire, la machine est lancée et je ne suis pas dedans. Je suis spectateur. Unique spectateur de ma déroute.

Le naufrage de mon âme.

Des mots-rochers.

Des idées-écumes.

Une tornade immobile, gelée, centrée sur l'axe de la colonne vertébrale.

Je n'assimile plus. Les données n'arrivent que par paquets surchargés. La reconstruction des informations captées reste inachevée. Problème de décryptage. Réseau neuronal encombré. Trop de pensées parallèles, sans réelle fonction, plus parasitaires qu'ornementales.

L'angoisse de ne plus jamais pouvoir observer à son propre rythme. Un rythme *adagio*.

Si je veux continuer à voir, à percevoir, à me parer pour l'instant à venir, je dois me caler sur le tempo extérieur. Impossible. Décevante constatation. Il est impossible de suivre le monde. Bien trop rapide, désordonné, aléatoire. Trop touffu en éléments épars, jetés à tout va, comme par inadvertance. On ne se soucie pas de vous. Nous sommes les cellules d'un décor organique.

La dissociation s'amorce lorsque l'on perd pieds, lorsque les repères cessent d'être familiers. Ils ne nous attendent plus pour exister. La distance s'accroît. Et inexorablement, elle vous dilate, vous étend jusqu'à l'effacement.

Ne subsiste que l'empreinte.

Tache existentielle. La célérité des éléments de la nature a éclaté la cohésion d'une *retardataire*.

Dissociation. Perte de repères. Fuite de repères. Tout pour désarçonner.

On pénètre un autre espace, un autre temps. Un *alter-continuum espace-temps*. Propre à soi, étranger malgré tout.

Un défaut dans la texture relaxante de l'habituel. Le normal se désagrège. Plus d'adhérence. Le normal devient morbide. Gonflé de malentendus. On quitte l'incertain pour sa propre incertitude. Vaine poursuite d'agglomérats d'ignorances. Ils diffusent d'insuffisances, d'impérities, d'inaptitudes.

Attitudes faussées. Jouées. Mimées. On tente de rattraper ce qui se dérobe. Echec. On ne fait que renforcer l'écart.

On décroche.

On part.

Les contrastes s'intensifient. C'est qu'il est déjà trop tard. La désynchronisation de son existence avec celle du monde devient telle que le retour se révèle être un mensonge. Une dérision.

Le voile du cheminement s'est rompu.

\*

## AQUAMANILE

Le lavabo paraissait plus bas que d'ordinaire. Plus étroit. Mal conçu. Figé, trop figé. Trop statique pour un bloc d'émail. Le robinet aux reflets démesurés, cimetièrre d'anamorphoses, de symétries curvilignes aux multiples centres, semblait, quant à lui, excessivement saillant. Agressif. Tapageur d'un champ visuel déjà trop restreint.

### Décentration.

L'examen de cet ustensile de salle de bain ne s'effectuait pas correctement. Impossible de l'aborder de façon directe. Procéder par détours. On l'observe alors par ses miroitements. La chose prend sa forme de robinet par la synthèse du puzzle d'irisations qui tapissent son long cou métallique. Le robinet devient robinet lorsque le regard, par ses fragmentations, devient lui-même une étoffe moirée.

### Déplacement.

Tourment de l'âme inaccoutumée par la soudaine et merveilleuse réalité. Déplacement furtif des yeux aux aguets. Inaccessible périphérie visuelle. Voir sans pouvoir observer. Déplacement du centre. Le temps tourne. L'équilibre se remodèle. Les forces centrifuges poussent la perception transposée vers un nouveau centre. Vers de nouveaux centres. C'est ce qui engendre le dépaysement, l'effet d'étrangeté, le bizarre de la situation. Voir un lavabo pour la première fois, sans toutefois le découvrir. Tout est dans le détail. L'inopportun détail. L'intrusif détail. Le détail outrancier, persécuteur, celui qui met mal à l'aise. Le détail obnubilant qui bientôt envahit tout le lavabo.

L'esprit se fige. Il coagule pour ainsi dire. Sans doute est-ce ce phénomène qui, projeté sur les objets, leur donne leur aspect si pétrifié. Néanmoins, comment expliquer la texture poreuse du lavabo ? Un lavabo-corail. Un ver inoxydable pour unique occupant, trop volumineux, hélas, pour se glisser dans cette mousse calcifiée...

Robinet ! Ver métallique, accompagné de ses légendes falsifiées, muni de ses deux tétons : un rouge, un bleu. Et la pupille béante au fond de son *habitat-cuve-d'émail*. Un œil et sa paupière de métal rétractable. Forme zoomorphe inquiétante.

Courbé tel un arc de cercle, le lombric métallique laissa jaillir de sa gueule gangrenée de calcaire la liquéfaction translucide de ses viscères digérés.

Quoi de plus déstabilisant que son unique membre phallique permettant à l'œil-bouche du lavabo poreux de cligner ou d'articuler des syllabes gluantes ?

Boire sans cesse des tripes désagrégées. Déglutir goulûment en éructant des mots insignifiants.

Voir pour cet aquamanile, c'est engloutir...

Mon lavabo n'était plus le même. Méconnaissable. Vivant dans son extrême paralysie. Le lavabo vivait de son immobilité. Paradoxe nerveux, anxiogène. Angoissant jusqu'à l'extase. C'est dans ces moments là, lors d'intenses bouleversements, que l'on peut fusionner les opposés et embrasser l'unité morcelée.

La roue du temps circula et sans quitter ce lavabo des yeux, je reculai, éteignis la lumière de la salle de bain et sortis à tâtons, plongé dans l'obscurité grouillante, vers les gorges sanguinolentes de ma chambre qui déjà n'était plus...

\*

## SUB

Le temps était pluvieux et la brume nocturne donnait aux arbres de la forêt un aspect fantomatique. Les sentiers nébuleux me plongèrent dans une onirique atmosphère d'outre-tombe.

La terre carrelée de feuilles mortes crissait. Un léger voile de pigments phosphorescents s'immisça entre le monde et moi. Rien d'extravagant, si ce n'est le manque de tonus musculaire, l'extrême fatigue et les désespérantes pertes d'équilibre que la présence de *Teonanacatl* induit.

Anxiété. Gorge serrée. Boule dans le larynx...

Difficultés.

L'impression de perdre ses repères. L'angoisse, légère mais continue, se mêlant au relâchement fort agréable des muscles, m'obsédait, me tirait vers un combat abstrait de résistance vaine et maladroite.

Tyrannie chimique.

La forêt devint très vite chaotique. Les ténèbres me recouvèrent. L'obscurité faisait mal aux yeux. Opacité traître, clair aveuglant et lune disloquée. Au loin l'orage d'un avion, des murmures incessants derrière des buissons.

Epié. Interdiction de se retourner. Une force rémanente me porta jusqu'à la lisière de la forêt, à l'entrée du château d'Ecouen.

L'angoisse s'évapore : la beauté est un formidable remède. Les clairières limitrophes de ce château de La Renaissance m'invitèrent à jouer du didjeridoo. Ambiance tribale dans un décor médiéval et ensorcelant.

Modulations de l'air expiré, vibrations tubulaires et cris surhumains. Le didjeridoo enveloppa bientôt la forêt.

Lac de bitume, arches blanches, dissoutes dans la pénombre d'une nuit mi-chienne mi-louve. Entêtement sonore et déréalisation. Le parking du musée devint une lagune enchantée.

Des cloches retentissent. Elles me semblent être noyées dans une éternelle nuit.

Sentir ses organes. Pouvoir les dénombrer, les visualiser. Déroutants phénomènes. Fortes illusions proprioceptives. L'impression que ses organes se trouvent à quelques mètres de soi, là-bas, devant, à droite. Nociception. J'ai mal à l'extérieur de moi-même.

Troubles du cours de la pensée. Je ne contrôle pas la célérité des événements. La cinétique de mes pensées est devenue indépendante de ma volonté.

Fusion-éclatement / explosions-implosions.

Espace inadapté pour un corps inadapté. Agglomérations de tubes, d'organes, de tissus organiques, de veines arborescentes, de nervures trop ornementées.

L'existence n'est que la distance que l'on a de soi. Nous sommes des êtres dont le vocabulaire si étendu ne signifie rien. On parle pour ne rien dire. Les mots se vident de sens. Une armure de syllabes, coffres à vides, avides d'abolition d'émotions.

Espace caduc. Tronqué. Trop à l'étroit. J'ai perdu son mode d'emploi. Cuisine satirique, tambouille d'inutiles versets caustiques : la parole est née, pieuvre séparatrice nette du corps en sursis et de l'*esprit-malaise*.

Mes organes sont disloqués.

Inversés, disséqués. Rien n'est à sa place.

Il subsiste, depuis l'aube des retranchements de l'âme, une sorte de dérangement inné mais quelque part construit, édifié par un vécu amputé. Vie mutilée. Perception estropiée. Instinct diminué.

Altérations alternatives.

Le bouclier, mon corps, me laisse en retrait du monde. Barrière inhérente. Pas de communicabilité, non pas par manque de volonté, mais par impossibilité d'adhérer au mot.

Descriptif lésé. *Intraductibilité* de l'être. Glace non-substantielle, paroi transcendante entre vous et moi, eux et moi, le monde et moi...

Expérience schizophrénique. Ame pyroclastique, poreuse, fertile de néant.

Quelque chose de rompu, un lien, peut-être la mise sous tension d'une instance par le bris. Nous sommes tous, quelque part,

des miroirs ébréchés. L'âme humaine n'est pas un tout. Sa fonction lui doit d'épouser une certaine sinuosité. Sa tortuosité permet l'adaptation, le développement de l'intelligence, de l'affect, la pénétration du réel par l'esprit.

Les infrastructures de l'éther cérébral ne sont plus perçues comme fonctionnelles, mais comme invalidantes. D'ordinaire, la sobriété laisse un voile opaque sur le mécanisme de ces méandres structuraux. L'ignorance de cet appareil entortillé sur lui-même assure et permet son bon fonctionnement.

Dès lors où le voile se déchire et qu'il y a constat de l'existence de l'imperfection régulatrice, la déchirure devient brisure, amorce du fameux disfonctionnement. On se retrouve sur la touche. Il y a alors acquisition de l'organe sinueux par le conscient, impliquant une attente morbide d'un fonctionnement plus *expressif*, plus *pointu*, plus *parlant*. On s'approprie cette rupture et l'on se met à souffrir d'hypertrophie de l'analyse.

Continuel fléau qu'est la perpétuelle analyse. L'esprit, trop tendu, souffre d'un *trop-vécu*. La cécité psychique devient une vue perçante et *déracinante*.

La malencontreuse prise de conscience est à l'origine du mal. Conséquence d'un hasardeux jeu de lumière, car l'esprit n'est fait que de miroirs. La dissociation trouve son origine dans un trouble du jeu de miroirs de l'âme, de l'intellect, de l'affect ou peu importe le nom de cette entité ! Aucun vocable ne saurait épouser convenablement l'essence nébuleuse de ce qui fut mis en exergue.

Les miroirs deviennent hyperactifs, conséquence de l'émiettement de certains par le trop plein de lumière reflétée. Effet papillon, effet domino, phénomène fractal : la détérioration progressive de ces réflecteurs psychiques engendre tantôt des états de crise, tantôt des états de latence. Le chaos domine. La structure de l'âme est un enchevêtrement de poutre de hasard. On devient alternativement soit trop performant, soit pas assez. L'impression de vécu fluctue aussi positivement que négativement. La ruine de l'esprit émet ses dernières ondées de lumières, soit trop intenses, soit trop diffuses pour être captées. L'angoisse surgit de cet aliénant stroboscope désarticulé, arythmique, trop excessif dans ses moindres manifestations.

La cristallisation de l'existence est l'inéluctable destin de l'effondrement psychique. L'objectivation outrancière de l'existence

fragilise l'être et sa croyance. Le doute, ici, est destructeur. Douter viscéralement de son être en tant qu'étant, ici et maintenant, affecte l'élan vital de chacun jusqu'à sa rupture plus ou moins brutale.

L'existence devient une instance jouée, artificielle, factice et insatisfaisante. Un théâtre mort.

L'élan vital, cette préparation vers l'avenir, cette continuelle attente de l'instant futur, ce regard dirigé vers le loin se disperse en éléments indépendants qui se précipitent et décantent sans jamais coaguler, tels des globules rouges dans une éprouvette. Le sérum jaune visqueux qui flotte alors devient chez le dissocié cette armure caractéristique des schizophrènes, cuirasse toutefois poreuse, puisqu'elle y laisse se glisser murmures et maintes illusions picturales calquées sur un langage symbolique en déperdition.

L'intarissable besoin de repère spatial devient une occupation majeure. Le temps, revers de l'espace, est aussi atteint. L'horloge fascine et l'obsession des secondes qui défilent devient une torture. La perception de l'entropie devient insupportable. La circulation de l'information, sa conservation, son altération ou sa détérioration (voire sa création), engendre l'illusion d'un temps qui ne passe pas correctement. L'incapacité à le ralentir, à l'accélérer, bref à le réguler, consiste alors à la torsion d'un voile infiniment fin qui soutend les fluctuations du vécu et de l'événement. Quoi qu'il se passe, le temps ne comble plus l'attente de l'être. Tout devient trop précipité ou amèrement paralysé. On décroche alors et l'on fond vers un abîme où règne l'incertitude. On pénètre alors dans du *para-vécu*, dans du *méta-événement*.

L'espace perd ainsi de sa profondeur. Il se meut en impalpable fresque, en décors pastel et étranger. Ce n'est pas ici l'hypothétique manque d'entrain qui prédomine, mais la perte de l'adoption de l'espace comme corps. L'espace se craquelle. Le détail suinte. Tout est cousu. L'espace *se décorporalise*, devient autre et du vide s'y immisce comme en terrain conquis.

L'élan vital se dissout. La distance que l'on a de soi-même s'accroît, froide et angoissante, se dilate jusqu'au morbide comportement pathétique que l'on ne connaît que trop bien.

Problème d'ancrage. Tout est alors vécu comme une première fois. Cependant, il n'y a jamais découverte : le trouble réside dans l'incapacité à adhérer, à adopter un conditionnement.

L'homme ainsi troublé, est inconditionné et *inconditionnable*.

Toute habitude, tout geste banal, trop fait, devient une recherche destructive. Le retour, le flash-back de l'action envahit l'espace du dedans. L'écho de l'action est trop amplifié. L'écume de l'agir trop luisante, trop moussante, trop visqueuse. La vague casse, l'onde broie. Le larsen perceptif engendre un perpétuel déconditionnement, symptôme d'une constante inadaptation.

Etre dissocié par des facteurs endogènes ou exogènes, transforme l'homme en une feuille vierge, une feuille sur laquelle toute trace d'écriture tend à s'effacer. Rien ne s'y inscrit vraiment. Le néant blanc devient tôt ou tard la seule et palpable réalité, la seule vraie voie de l'existence ou, devrais-je dire, le seul sentier de l'inexistence. La feuille blanche, éternellement absorbante, telle un *buvard océanesque*, devient l'angoissante entité usurpée, vêtue d'étrangeté, une inaccessible ornementation qui ne devrait pas être. L'homme atteint du mal s'immole alors dans ce qui lui reste d'*inaffecté* :

Le suicide...

La dissociation est la ligne qui sépare le corps des représentations de l'espace. Gel des concepts. Le trait noir du dessin. Ligne graphique qui ne devrait pas apparaître. Griffure du *Tout*.

Démarcation frontière. Fine, aussi fine que le mal est profondément ancré (encre ?).

Les archétypes, les patterns des symboles se confondent, sont flous, trop nets dans leur nature diffuse et subsidiaire. Trop coupants, trop contrastés dans le factice scabreux du vécu.

Les colonnes de l'esprit se brouillent et s'effritent, s'érodent sous l'action d'une fuite du souffle vital.

La dissociation est un papillon erroné, avorté d'une chrysalide tronquée, échoué d'une anti-fleur révélée.

La nuit m'a éclairé.

\*

# TOTEM

Lysergiques Sensuelles Antipodes

DraMaTurge

Thaumaturge

Indolentes sépultures  
Fragments chroniques  
Désinsertion  
Vertiges-vestiges

Ruines de l'âme  
Morcellement émiettant  
Pars à sa poursuite  
Rampe comme ce dieu,  
curviligne lumière,

Serpent d'Argent

E lance-toi vers les hauteurs

Là où dorment les haricots  
Tu demanderas Anadenanthera...

Brise crépusculaire  
Plaines boisées  
Au loin, terrains arides  
J'y décèle tes reins avides...

Chair des dieux  
Berceau d'ambrosie

Je suis *kaléïdonécrose*

Mon crâne est d'un bois si rêche  
Ma peau une écorce de cuir

Mon anatomie m'est étrangère  
Dislocation organique

Mon âme s'éparpille  
Entre le monde intérieur  
Et le monde extérieur

Interstice trop étroit pour moi  
C'est ici que circule l'énergie  
Anneaux, canaux, colloïdes.

Le Bourdon, gardien des songes  
Tombeau de pleurs, de rires  
Souffrances sensuelles  
Saumâtres-sucrées  
Métamorphose  
di-entité  
végétal canidé

Le ciel saphir miroite  
un nébuleux saphisme,  
libidinal voûte

Mon âme brûle  
Sous ses volutes

Poumons irisés  
Pupilles nacrées

Brise même la couleur  
Et vois par les yeux de l'âme

Cela circule entre toi et l'extérieur...

Pixélisation

Chimères désarticulées  
Hybrides détours

*Animus focus est*  
Cercles sacrés  
Cierges de sang  
Temple d'illusions

Androgynes

Je suis ton Requiem  
Tu es mon Totem

\*\*

*2001-2005*  
*Version 2009*